La Fontaine, **Fables**

Corpus:

**LA CIGALE ET LA FOURMI (I, 1)**

La Cigale, ayant chanté  
                  Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue.  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.  
Elle alla crier famine  
Chez la Fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'août, foi d'animal,  
Intérêt et principal.  
La Fourmi n'est pas prêteuse ;  
C'est là son moindre défaut.  
Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaise.  
Vous chantiez ? j'en suis fort aise :  
Et bien ! dansez maintenant.

**LE CORBEAU ET LE RENARD I, 2**

       Maître Corbeau, sur un arbre perché,  
           Tenait en son bec un fromage.  
       Maître Renard, par l'odeur alléché,  
           Lui tint à peu près ce langage :  
       Et bonjour, Monsieur du Corbeau,  
    Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
           Sans mentir, si votre ramage  
           Se rapporte à votre plumage,  
     Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.  
À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie,   
           Et pour montrer sa belle voix,  
   Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
   Le Renard s'en saisit, et dit : Mon bon Monsieur,  
              Apprenez que tout flatteur  
     Vit aux dépens de celui qui l'écoute.  
   Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.  
           Le Corbeau honteux et confus  
   Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

|  |
| --- |
| **LE LOUP ET L'AGNEAU I, 10** |

La raison du plus fort est toujours la meilleure :  
            Nous l'allons montrer tout à l'heure.  
            Un Agneau se désaltérait  
            Dans le courant d'une onde pure.  
Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure,  
       Et que la faim en ces lieux attirait.  
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
            Dit cet animal plein de rage :  
Tu seras châtié de ta témérité.  
Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté  
            Ne se mette pas en colère ;  
            Mais plutôt qu'elle considère  
            Que je me vas désaltérant  
                         Dans le courant,  
            Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;  
Et que par conséquent, en aucune façon,  
            Je ne puis troubler sa boisson.  
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,  
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.  
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?  
       Reprit l'Agneau ; je tette encor ma mère  
            Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.  
       Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens :  
            Car vous ne m'épargnez guère,  
            Vous, vos Bergers et vos Chiens.  
On me l'a dit : il faut que je me venge."  
           Là-dessus, au fond des forêts  
            Le loup l'emporte et puis le mange,  
            Sans autre forme de procès.

**LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE VII, 1**

            Un mal qui répand la terreur,

            Mal que le Ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre,

La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,

            Faisait aux animaux la guerre.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :

            On n'en voyait point d'occupés

A chercher le soutien d'une mourante vie ;

            Nul mets n'excitait leur envie ;

            Ni Loups ni Renards n'épiaient

            La douce et l'innocente proie.

            Les Tourterelles se fuyaient ;

            Plus d'amour, partant plus de joie.

Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,

            Je crois que le Ciel a permis

            Pour nos péchés cette infortune ;

            Que le plus coupable de nous

Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;

Peut-être il obtiendra la guérison commune.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents

            On fait de pareils dévouements :

Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence

            L'état de notre conscience.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons

            J'ai dévoré force moutons ;

            Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :

Même il m'est arrivé quelquefois de manger

                        Le Berger.

Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense

Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi

Car on doit souhaiter selon toute justice

            Que le plus coupable périsse.

Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;

Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;

Et bien, manger moutons, canaille, sotte espèce.

Est-ce un péché ? Non non. Vous leur fîtes, Seigneur,

            En les croquant beaucoup d'honneur;

            Et quant au Berger, l'on peut dire

            Qu'il était digne de tous maux,

Etant de ces gens-là qui sur les animaux

            Se font un chimérique empire.

Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.

            On n'osa trop approfondir

Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances

            Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins,

Au dire de chacun, étaient de petits saints.

L'Âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance

            Qu'en un pré de Moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense

            Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots on cria haro sur le Baudet.

Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue

Qu'il fallait dévouer ce maudit Animal,

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

            Rien que la mort n'était capable

D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir

**LE POUVOIR DES FABLES VIII, 4**  
A M. De Barillon (a)  
  
               La qualité d'Ambassadeur   
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?   
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?   
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,   
Seront-ils point traités par vous de téméraires ?   
               Vous avez bien d'autres affaires   
               A démêler que les débats   
               Du Lapin et de la Belette :   
               Lisez-les, ne les lisez pas ;   
               Mais empêchez qu'on ne nous mette   
               Toute l'Europe sur les bras.   
               Que de mille endroits de la terre   
               Il nous vienne des ennemis,   
               J'y consens ; mais que l'Angleterre   
Veuille que nos deux Rois se lassent d'être amis,   
               J'ai peine à digérer la chose.   
N'est-il point encor temps que Louis se repose ?   
Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las   
De combattre cette Hydre ? et faut-il qu'elle oppose   
Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?   
               Si votre esprit plein de souplesse,   
               Par éloquence, et par adresse,   
               Peut adoucir les coeurs, et détourner ce coup,   
Je vous sacrifierai cent moutons ; c'est beaucoup   
               Pour un habitant du Parnasse.   
               Cependant faites-moi la grâce   
               De prendre en don ce peu d'encens.   
               Prenez en gré mes vœux ardents,   
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.   
Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus :   
               Sur les éloges que l'envie   
               Doit avouer qui vous sont dus,   
               Vous ne voulez pas qu'on appuie.   
  
Dans Athène (4) autrefois peuple vain et léger,   
Un Orateur voyant sa patrie en danger,   
Courut à la Tribune ; et d'un art tyrannique,   
Voulant forcer les cœurs dans une république,   
Il parla fortement sur le commun salut.   
On ne l'écoutait pas : l'Orateur recourut   
               A ces figures violentes   
Qui savent exciter les âmes les plus lentes.   
Il fit parler les morts , tonna, dit ce qu'il put.   
Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.   
               L'animal aux têtes frivoles   
Etant fait à ces traits, ne daignait l'écouter.   
Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter   
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.   
Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.   
Cérès , commença-t-il, faisait voyage un jour   
               Avec l'Anguille et l'Hirondelle :   
Un fleuve les arrête ; et l'Anguille en nageant,   
               Comme l'Hirondelle en volant,   
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant   
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?   
               Ce qu'elle fit ? un prompt courroux   
               L'anima d'abord contre vous.   
Quoi, de contes d'enfants son peuple s'embarrasse !   
               Et du péril qui le menace   
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !   
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?   
               A ce reproche l'assemblée,   
               Par l'apologue réveillée,   
               Se donne entière à l'Orateur :   
               Un trait de fable en eut l'honneur.   
Nous sommes tous d'Athène en ce point ; et moi-même,   
Au moment que je fais cette moralité,   
               Si Peau d'âne m'était conté,   
               J'y prendrais un plaisir extrême,   
Le monde est vieux, dit-on : je le crois, cependant   
Il le faut amuser encor comme un enfant.